

Penser la Grande Guerre avec ou sans Jules Maurin.

Retour sur *Armée-Guerre-Société : soldats languedociens (1889-1919)*.

(publié dans *Combats. Hommage à Jules Maurin*, Michel Houdiard éditeur, 2010, p. 207-227)

Il fut une époque où les universitaires étaient autorisés à préparer des travaux au long cours — sous la forme de la thèse d'État — assimilables, dans bien des cas, aux chefs d'œuvre qui consacrent encore aujourd'hui les fameux compagnons à l'issue de leur Tour de France. Ainsi, en 1982, les Publications de la Sorbonne publiaient un ouvrage reprenant l'essentiel de la thèse de doctorat d'État soutenue par Jules Maurin deux ans plus tôt. Mon propos n'est pas ici d'en effectuer un compte rendu exhaustif mais plutôt d'essayer de mettre l'accent sur les principaux apports de cette thèse et d'en questionner les usages et les non-usages, notamment à la lueur des travaux et des débats qui nourrissent et animent le champ *Histoire de la Grande Guerre* depuis trois décennies.

Une méthode exemplaire

Lire la thèse de Jules Maurin c'est de prime abord ouvrir un précis méthodologique que tout enseignant en histoire peut conseiller à ses étudiants parvenus au seuil de la recherche. L'introduction générale annonce en premier lieu la problématique de l'auteur : « cerner l'homme moyen, le Français ordinaire, dans sa totalité d'être multidimensionnel » dans un « temps fort de l'histoire, la Première Guerre mondiale »¹ : le propos est limpide, précis et sans ostentation.

Sont ensuite exposées la description de la composition du corpus ainsi que la délimitation construite de l'objet qui toutes deux laissent transparaître l'extrême rigueur qui préside l'ensemble du travail présenté; ainsi, la période intéressante l'étude se voit-elle déterminée par les 31 classes qui de 1889 à 1919 ont été appelées à servir entre août 1914 et novembre 1919 ; quant au cadre de l'étude, le choix s'est porté sur deux « groupes humains proches géographiquement, mais fortement typés et situés aux antipodes, que ce soit au plan économique, social, politique ou religieux » : d'une part, l'ouest héraultais, couvert par le centre de recrutement de Béziers, de l'autre, le département de Lozère couvert par le centre de recrutement de Mende. Ainsi que l'indique l'auteur, on a affaire à « deux régions dissemblables : dans la première domine une économie commerciale, capitaliste, ouverte aux échanges : la viticulture industrielle ; dans la seconde, une polyculture vivrière autarcique. Dans la première, les progrès de l'areligion ou de l'antireligion en font une zone en voie de déchristianisation, alors que dans la seconde, la foi catholique ou protestante est profondément ancrée. Dans la première, on est majoritairement de gauche, dans la seconde, majoritairement de droite. Au total, les hommes de ces deux centres de recrutement semblent

¹ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société : soldats languedociens (1889-1919)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1982, p. 9.

bien représentatifs des contrastes humains que représente la mosaïque des petites régions qui constituent le Languedoc méditerranéen ». La comparaison de ces deux espaces languedociens permet à l'historien de revendiquer leur représentativité à l'échelon régional. En revanche, toujours prudent, et contrairement à bien d'autres chercheurs pressés, Jules Maurin se refuse à monter en généralité nationale à partir de ses études de cas régionaux. Chaque fois que cela est possible, les données régionales sont toutefois systématiquement confrontées à des statistiques nationales, et notamment à celles issues des différents rapports parlementaires constitués au lendemain de la guerre.

Le plan de l'ouvrage est ensuite déployé. Dans la première partie, les sources — principales et secondaires — font l'objet d'une présentation critique exprimant clairement avantages et limites des unes et des autres ; suit l'exposé de la méthode de traitement informatisé des données ; à ce sujet, on ne saurait trop souligner le caractère pionnier de cette approche quantitative et statistique rendue possible par l'usage de l'ordinateur, et son sérieux. Rappelons aussi que durant les années 70, les ordinateurs personnels n'existaient tout simplement pas... Le choix du sondage au 1/10^e pour traiter la source de base est tout à fait justifié par l'ampleur du gisement documentaire sériel² principal constitué par les registres matricules ; la méthode statistique et quantitative est quant à elle parfaitement maîtrisée et ouvre de très nombreuses perspectives. Chacun peut alors mesurer la distance qui sépare le véritable sondage du « coup de sonde »³. La seconde partie est quant à elle consacrée à « l'étude des hommes, conscrits puis soldats encasernés, et de l'environnement où ils ont grandi. Arrive ensuite celle des mobilisés, de "l'homme quelconque vêtu en soldat" de Paul Valéry, du citoyen-soldat, du combattant vivant la guerre ou y mourant ; mais du coup, et par contraste, surgissent ceux qui s'en tirent, les planqués "de tout poil". Il y a là un important clivage à expliciter : les différentes façons de vivre la guerre ». Cette troisième partie est intitulée *La Guerre vécue*. La quatrième partie, *La Guerre perçue* est « consacrée plus précisément à l'impact de la guerre sur les mentalités. Après la guerre telle qu'elle fut vécue, voici la guerre telle qu'elle fut perçue et ressentie ». Cette distinction — qui n'est en rien une opposition — entre guerre vécue et guerre perçue, mérite que l'on s'y arrête. La première est pour l'essentiel fondée sur l'étude statistique des registres matricules ; la seconde s'appuie sur de nombreuses autres sources et notamment sur les apports de la littérature de témoignage et les résultats d'une ample enquête orale effectuée auprès d'anciens combattants. « Je tente là, explique Jules Maurin, d'aborder le domaine du mental profond de la masse, de l'armée et de la guerre vues d'en bas, par le commun des hommes. [...] Et dès lors, cette thèse veut allier sans cesse les réalités sociales et militaires, marier l'histoire sociale, mieux vaudrait dire l'histoire sociologique, à l'histoire militaire. Il ne faut donc y chercher ni une histoire-bataille, ni une autre histoire de la préparation à la guerre et de la guerre elle-même car depuis

² François Furet, « L'histoire quantitative et la construction du fait historique », in *Annales E.S.C.*, t. XXVI, 1971, n°1, p. 63-75.

³ Jean-Charles Jauffret, « Témoins... version guerre d'Algérie », in *Histoire et Défense. Les cahiers de Montpellier*, n°41 I/2000, p. 38.

longtemps celle-ci est faite et fort bien⁴. Point n'est question non plus de retracer la vie et la mort de ces soldats, fusse à partir de témoignages émouvants. Le voudrait-on qu'on n'y parviendrait pas et le ton sonnerait faux à côté des écrits souvent poignants des anciens de la Grande Guerre »⁵. De fait, l'ouvrage est dans son ensemble empreint d'une grande retenue dans l'expression, d'une grande mesure dans chacune des conclusions avancées. Et si l'on considère les controverses⁶ plus ou moins sur-jouées — de part et d'autre — qui traversent aujourd'hui l'historiographie de la Grande Guerre, on pourrait être tenté d'y voir la marque d'une réserve de nature "générationnelle" ; mais dans la mesure où tant de contre-exemples se sont exprimés et s'expriment encore, cette tentation fait évidemment long feu ; c'est ailleurs qu'il convient d'aller chercher les sources de cette modération. Un premier indice nous est fourni avec la couverture de la thèse publiée, sur laquelle est reproduite la plaque fabriquée à la demande des grands-parents maternels de Jules Maurin, au lendemain de la guerre, en souvenir de leurs deux fils morts au combat ; une page de l'introduction générale confirme d'ailleurs à quel point l'historien, né durant la Seconde Guerre mondiale, a été marqué par la présence de la Grande Guerre durant ses années de formation⁷ ; chez le jeune homme, l'expérience familiale a nourri très tôt la curiosité et la passion de comprendre « le milieu paysan dont [il est] issu et les traumatismes qu'il a subis » du fait de la Grande Guerre. En découle un respect porté aux poilus qui n'est pas feint ; à la fin de son ouvrage, et alors qu'il dit avoir parfois buté sur le « laconisme » des anciens combattants incapables de décrire les attaques, l'historien a ces mots : « Cette description silencieuse est lourde de signification. Respectons leur silence »⁸... Pour autant, le lecteur se rend compte également que la proximité et l'empathie d'un historien avec les hommes qui peuplent son objet de recherche n'empêchent nullement, ni la pleine autonomie du chercheur, ni la mise à distance nécessaire à l'analyse. Tout au long de son ouvrage, l'historien s'interdit tout jugement à l'emporte pièce, toute parole péremptoire, et en permanence, dialogue avec les chercheurs de son domaine, qu'ils soient ses contemporains ou ses prédécesseurs.

La Grande Guerre des « hommes ordinaires »

Notons encore ce positionnement délibéré et neuf du chercheur en histoire militaire : « Je voudrais donc plus simplement montrer des hommes ordinaires, du peuple, issus de milieux variés et d'une région diversifiée mais à forte personnalité, aux prises avec un problème

⁴ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, op. cit., p. 19. Les historiens cités sont : P. Renouvin, J.-E. Valluy, M. Ferro, J.-B. Duroselle.

⁵ En note, Jules Maurin précise : « Je songe notamment à A. Ducasse, J. Meyer, G. Perreux, *Vie et mort des Français, 1914-1918*, Paris, 1962 ; et aux "journaux" de Delvert, Galtier-Boissière, Genevoix, Pézard et récemment celui d'A. Kahn, *Journal de guerre d'un juif patriote, 1914-1918*, Paris, 1978, 330 p., et surtout de Louis Barthas, *Les carnets de guerre*, Paris, 1978, 555 p. ».

⁶ Cf. site *La Vie des Idées*.

⁷ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société : soldats languedociens (1889-1919)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1982, p. 10.

⁸ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, op. cit., p. 613.

global et national de défense »⁹. Montrer des hommes ordinaires, du peuple... Avons-nous pour autant affaire à une histoire des « gens d'en bas », du « menu peuple » ? À une histoire qui délaierait les destins des « élites » ? En fait, le peuple de Jules Maurin possède les contours sociologiques d'une société qu'il analyse dans son ensemble ; sans exclusive mais sans focalisation non plus. Issu lui-même d'une famille paysanne, Jules Maurin considère et scrute au même titre toutes les classes sociales, toutes les catégories constitutives du peuple de France qui a connu la Grande Guerre, dans la limite imposée des sources disponibles. Au bout du compte, si cette approche globale fournit un certain nombre de conclusions fort éloignées de celles fournies par les études privilégiant l'histoire des seules élites sociales, intellectuelles et artistiques, cela n'est guère étonnant. Le choix des sources s'avère ici déterminant. Qu'il s'agisse des registres matricules ou des témoignages, celles mobilisées par Jules Maurin lui permettent effectivement d'appréhender les « hommes ordinaires » largement absents d'une frange importante de l'historiographie culturaliste aujourd'hui dominante¹⁰... Cela peut expliquer aussi en partie l'étonnant et persistant ostracisme infligé à ce travail par les historiens se réclamant de ce courant.

Histoire sociale. Pluralité et diversité des acteurs.

Mais essayons d'aller plus loin et voyons les principales conséquences induites par ce positionnement. Un certain nombre méritent en effet d'être soulignées. Ainsi lorsque son objet est abordé à l'échelon collectif, l'historien fait preuve d'un souci permanent de prendre en compte la pluralité et la diversité des acteurs « [qu'ils] aient été actifs ou passifs, conscients ou non de l'acte historique qu'ils jouaient, qu'ils aient agi de volonté délibérée ou plus simplement ployé sous le poids des circonstances, de l'opinion, sous l'influence de ces pesanteurs sociologiques et politiques qui déterminent souvent les engagements et les comportements... »¹¹. Les classes sociales ou — pour le formuler autrement — la différenciation sociale existent et fournissent une grille de lecture qui sans être exclusive n'en reste pas moins utile. Jules Maurin note encore, à mon sens à juste titre, que « [...] la communauté de destin n'est pas partagée par tous ». Et ce non-partage a des conséquences sociales et politiques. Ainsi poursuit-il, « une hiérarchie mentale complexe se met en place [...]. La rupture est consommée avec ceux qui reçoivent une affectation spéciale, à la mobilisation ou au cours de la guerre. Considérés selon les cas comme chanceux, débrouillards, embusqués, ils sont de toute façon rejetés hors de la solidarité combattante, d'autant plus aisément qu'ils sont souvent plus âgés et ont quitté le village. C'est moins net avec les détachés temporaires [...] ». Être à l'avant ou être à l'arrière, appartenir à une unité combattante ou aux services¹², ce n'est évidemment pas la même chose ; on sait bien que « le

⁹ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, op. cit., p. 19.

¹⁰ Pour ne citer qu'un exemple caractérisé : Stéphane Audoin-Rouzeau, Jean-Jacques Becker (dir.), *L'Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004.

¹¹ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, op. cit., p. 11.

¹² Sur ce thème je renvoie à l'article de Snezhana Dimitrova, « "Ma guerre n'est pas la vôtre". La Grande Guerre et ses vécus immédiats dans les lettres, journaux, mémoires (1915-1918) des participants », in Jules Maurin et Jean-Charles Jauffret, *La Grande Guerre 1914-1918, 80 ans d'historiographie et de représentations*, Actes du

poilu », « le combattant », au singulier, sont des personnages aussi mythiques que peut l'être le « Français moyen » lorsque l'usage de ces catégories gomme la diversité des situations, des statuts, et du même coup, celle des possibilités ouvertes à chaque individu ; les principales caractéristiques, sociales notamment, des différents groupes révélés par le traitement informatique imposé aux registres matricules sont dégagées. Et cela permet alors à Jules Maurin de poser cette question qui déborde largement le cadre strict de son étude : « N'est-ce pas là que se met en place la profonde coupure séparant le monde paysan du monde ouvrier au XX^e siècle ? Coupure telle que le monde paysan sera ici parfaitement indifférent aux crises sociales de l'immédiat après-guerre et que certains de ses éléments contribueront même à briser les grèves des cheminots sans le moindre scrupule de conscience apparent ». Ce sentiment est aujourd'hui partagé par nombre d'historiens au nombre desquels on peut citer Christophe Charle qui évoque à son tour « la rancœur et l'incompréhension [existant] entre l'avant et l'arrière »¹³. D'ailleurs, dans la note¹⁴ qui accompagne le passage précité, Jules Maurin affine encore son propos en se fondant toujours sur la documentation : « Dans les registres, j'ai rencontré une vingtaine de cas, précise-t-il, tant à Béziers qu'à Mende, parfaitement révélateurs : des soldats, non encore démobilisés de la classe 1918, participent, au printemps 1920, à la remise en route des trains et viennent travailler dans les dépôts de chemin de fer en Avignon et Villeneuve-Saint-Georges. Or, démobilisés, ils y restent, à coup sûr pour remplacer quelques-uns des 18 000 cheminots révoqués par les compagnies ». Alors, poursuit Jules Maurin : « La guerre aurait-elle approfondi le clivage des classes sociales ? C'est vraisemblable. La différence est soulignée entre ceux qui ont fait la guerre à l'avant, les combattants au sens strict du terme, ceux qui ont connu la vie du front, côtoyé la mort, enduré les intempéries et ceux qui sont restés à l'arrière, dans les dépôts, les centres d'instruction, de ravitaillement, les services... »¹⁵.

L'homme en tant « qu'être multidimensionnel »

Au plan individuel, on l'a dit, l'homme est approché en tant qu' « être multidimensionnel » ; cette notion avancée par Jules Maurin dans son introduction générale constitue une autre des principales lignes de force de ce travail. Cette notion lui permet en effet de rendre compte de

colloque international de Montpellier, 20-21 novembre 1998, Montpellier, ESID/Université Paul Valéry-CNRS, 2002, p. 281-317. Pour un exemple publié récemment et montrant que la guerre des services n'est pas celle des combattants de premières lignes, voir Octave Raymond Bouyssou, *Campagne contre l'Allemagne, 1914-1919. Mon journal*, préface de Frédéric Rousseau, Paris, Les 3 Orangers, 2008.

¹³ Christophe Charle, *La Crise des sociétés impériales. Allemagne, France, Grande-Bretagne, 1900-1940. Essai d'histoire sociale comparée*, Paris, Le Seuil, Coll° L'Univers Historique, 2001, p. 257.

¹⁴ 114.

¹⁵ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, *op. cit.*, p. 434-435. Comme le précise J. Maurin, A. Prost a noté que si le monde ouvrier a effectivement demandé moins de cartes du combattant que le monde agricole et que les couches moyennes, il refuse d'en attribuer la cause exclusive aux affectés spéciaux. La connotation militaire de la carte a pu en tenir éloigné des ouvriers. Par ailleurs, un certain nombre d'autres appartenant au secteur libéral n'avaient pas besoin de cette carte pour s'affirmer socialement.

la complexité de l'homme qui, du début à la fin de la guerre, n'est pas d'une seule pièce, mais peut au contraire exprimer des sentiments et avoir des comportements forts variés, voire contradictoires¹⁶. Approcher l'homme en tant qu'être multidimensionnel c'est aussi considérer la diversité des temporalités. « On n'est jamais héros que d'un moment »¹⁷... La première temporalité à considérer est celle que connaissent les mobilisés : la mobilisation ne s'effectue pas d'un bloc mais s'opère par vagues ; Jules Maurin montre et démontre que les mobilisés des jeunes classes n'ont pas le même comportement que ceux des classes antérieures. Cela est particulièrement visible avec les statistiques des engagements volontaires. Or, on connaît l'importance qu'a prise depuis une quinzaine d'années l'interrogation du patriotisme des soldats de 14-18. Certains historiens y ont vu le facteur décisif pouvant expliquer la ténacité des Français durant cinquante mois d'une guerre effroyable. D'autres opposent à la thèse du « consentement patriotique »¹⁸ et à l'approche culturaliste, la thèse alternative du « faisceau de facteurs explicatifs »¹⁹ fondée sur une prise en compte des différentes dimensions de la guerre, particulièrement sociales et politiques. Sur ce point, encore, la thèse de Jules Maurin a ouvert de nombreuses pistes étonnamment et malheureusement peu empruntées. Notons tout d'abord, et ce n'est guère surprenant, que si la tentative de mesurer le patriotisme des poilus traverse tout l'ouvrage et sous-tend en permanence le propos, la question n'y est pas, pour autant, envisagée de façon normative ; elle est posée sans a priori, sans parti pris, paisiblement aussi est-on tenté de dire ; méthodiquement, chaque nouvelle donnée recueillie est examinée et questionnée d'abord pour elle-même. Les indices successivement rassemblés sont ensuite croisés et progressivement, prend forme une réponse qui sans mettre en doute le « patriotisme » des poilus — d'ailleurs, aucun historien sérieux, à ma connaissance, ne le met en doute — dirige un éclairage non seulement subtil et tout en nuances, sur le comportement, les choix, les engagements et les motivations des soldats languedociens, mais un éclairage fondé sur un souci permanent d'apporter la preuve de ce qui est avancé. À plus d'une reprise, l'historien avoue ainsi son incapacité à trancher entre plusieurs hypothèses concurrentes ou simplement complémentaires. Cela est suffisamment rare aujourd'hui pour être souligné. À d'autres moments, il avoue même ne pas avoir trouvé de réponse convaincante aux questions initialement posées²⁰.

¹⁶ Je renvoie ici à l'ouvrage de Jean Norton Cru, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, préface et postface de F. Rousseau, Nancy, P.U.N., 2006 (1993), (première édition à Paris, Les Etincelles, 1929) ; et au dictionnaire des témoins de la Grande Guerre en ligne sur le site du CRID 14-18, (www.crid1418.org).

¹⁷ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, *op. cit.*, p. 509.

¹⁸ Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, « Violence et consentement : la "culture de guerre" du premier conflit mondial », in Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Le Seuil, coll. "L'Univers historique", 1997, p. 266. Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *La Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Gallimard, coll. "Découvertes", 1998, p. 42.

¹⁹ Je renvoie sur cette question à la préface que j'ai donnée à l'édition de poche de mon ouvrage *La Guerre censurée. Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Le Seuil, Point Histoire, 2003.

²⁰ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, *op. cit.*, p. 560.

Patriotisme, obéissance, engagement, évitement : « Il faut considérer les faits » !

À propos des « récupérés », l'historien note que « l'opinion facilite cet effort de récupération. Mieux, elle le réclame et l'encourage. Les dossiers d'archives fourmillent d'ailleurs de dénonciations individuelles et collectives — sortes de mini-pétitions avec cinq ou six signatures —, d'hommes considérés comme des “embusqués” »²¹. À l'appui du propos est citée une dénonciation conservée aux archives de l'Hérault ainsi commentée : « On le voit, ces dénonciations ne sont pas inspirées par les sentiments les plus nobles. La jalousie en est la motivation principale. On n'y décèle aucune motivation d'ordre général, patriotique par exemple. [...] Beaucoup de gens voient d'un bon œil l'effort de récupération moins par souci d'équité qu'en ressassant leurs propres malheurs. Le poids de cette opinion pèse donc sur les délibérations des conseils de révision et des commissions de réforme. Il pèse aussi sur la décision prise par certains de s'engager pour la durée de la guerre »²². C'est alors qu'intervient l'analyse des statistiques des engagements volontaires. Quel est le constat, et quelle en est la conclusion ? Tout d'abord est noté que le nombre des engagements augmente au fur et à mesure que l'on va vers les classes les plus jeunes. Il s'agit d'engagements ordinaires ou pour la durée de la guerre. En outre, les volontaires sont pour la plupart issus de la ville, des zones les plus urbanisées, les plus riches économiquement, les plus diversifiées socialement. Issus aussi pour une bonne part de l'élite intellectuelle et des catégories socio-professionnelles « qui n'apparaissent pas comme les plus démunies »²³. Pourquoi s'engage-t-on ? Il faut considérer les faits, explique Jules Maurin. Et « ces faits sont révélateurs. Eux seuls permettent de vérifier si l'engagement volontaire découle d'un sentiment profond ou si, derrière ce paravent commode, il n'y a pas une recherche pour tenter d'échapper aux dangers de la guerre. Pour cela, deux éléments peuvent guider : les variations de l'ampleur du flux d'engagements et le choix des armes et des régiments... »²⁴. Trois phases peuvent être distinguées : « la première vague d'engagements, celle de la mobilisation générale, limitée en nombre, traduit et répercute la poussée nationaliste. [...] La deuxième vague, classes 1915 et 1916, est très réduite. On hésite à s'engager devant une guerre qui dure, dont on ne voit pas l'issue et dont on n'ignore plus qu'elle tue. Et c'est justement parce que la guerre tue, mais qu'on s'est rendu compte qu'elle ne tuait pas indistinctement, qu'elle cueillait ses victimes de préférence dans l'infanterie, qu'on s'engage pour tenter d'en réchapper. L'ampleur des engagements de la classe 1919 à Béziers tient du sauve qui peut. En Lozère le mouvement n'a pas cette ampleur. Béziers et ses environs réagissent brutalement. Tels sont les caractéristiques de cette troisième vague amorcée avec la classe 1917 et qui déferle avec les

²¹ *Ibid.*, p. 369. Voir Charles Ridel, *Les Embusqués*, préface de Stéphane Audoin-Rouzeau, Paris, Armand Colin, 2007.

²² Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, *op. cit.*, p. 370.

²³ L'analyse de Jules Maurin est corroborée sur ce point par de nombreux autres travaux consacrés à différentes formes d'engagement ; voir le tout récent livre de Jean-François Muracciole, *Les Français Libres. L'autre résistance*, Paris, 2009, Tallandier, p. 95-130.

²⁴ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société : soldats languedociens (1889-1919)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1982, p. 371.

classes 1918 et 1919 ». Et l'historien de poursuivre son questionnement : « N'y a-t-il pas contradiction entre l'effort de récupération encouragé par l'opinion et l'éclosion rapide des engagements de dérobade individuelle devant la guerre ? Certainement pas. Les deux facteurs traduisent la lassitude : l'indifférence et le sauve qui peut individuel progressent. Ce phénomène éclot en 1917, année des troubles, des grandes grèves, des mutineries, de l'incertitude politique, année du doute partout en France. L'analyse attentive de la chronologie des engagements motivés par la recherche de l'arme sûre laisse apparaître l'évolution précoce de l'opinion en Bas-Languedoc, bien avant l'année 1917 »²⁵. Jules Maurin souligne avec force que « plus que l'insoumission, plus que la désertion, c'est l'engagement volontaire qui marque le refus, un refus sans risque et sans déshonneur »²⁶. Il est clair que cette analyse constitue une grosse pierre dans le jardin des promoteurs de la thèse du « consentement patriotique ». Cela peut expliquer, non justifier, l'invisibilité des travaux de Jules Maurin dans l'historiographie culturaliste... D'autant que l'historien languedocien croise ces données avec d'autres indices comme l'embarquement au printemps 1915 « d'un renfort de deux cents hommes, parmi lesquels des récupérés, [qui] se fait de nuit, sans tambour ni trompette, sans foule, sans fleurs. [...] En fait, ces indices sont contemporains de la première vague d'engagements pour la planque. Ce n'est pas le fruit du simple hasard. L'évolution de l'opinion languedocienne a été plus précoce qu'ailleurs, comme le montre d'ailleurs le décalage existant entre l'Ouest héraultais et la Lozère. Mais il y a davantage. Ces engagés pour la planque appartiennent davantage à l'élite intellectuelle et par là même plus encore au milieu urbain. [...] L'élite la plus instruite, la mieux informée se dérobe, même si l'on admet que le niveau d'instruction incite à l'engagement dans les armes techniques »²⁷... Signalons que ces conclusions ont été parfaitement corroborées par les travaux plus récents de Philippe Boulanger²⁸. D'un autre côté, cette remarque anticipe largement sur les travaux développés depuis plusieurs années notamment par des sociologues, des politistes et quelques historiens sur les « répertoires d'action » et d'une manière plus générale, sur l'ensemble des ressources considérées comme un « capital » dont disposent les individus par leur milieu familial, leur formation, leurs expériences antérieures, sans oublier, bien sûr, ce qu'ils doivent à leur sagacité personnelle²⁹.

²⁵ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, *op. cit.*, p. 374.

²⁶ *Ibid.*, p. 558.

²⁷ *Ibid.*, p. 375.

²⁸ Philippe Boulanger, *La France devant la conscription. Géographie historique d'une institution républicaine, 1914-1922*, Paris, Economica, 2001. Une recherche menée sur le centre de recrutement de Nîmes confirme à nouveau les conclusions de Jules Maurin ; Cf. mon article, « De l'élan patriotique aux stratégies d'évitement. Anatomie des engagements volontaires souscrits à Nîmes durant la Grande Guerre », in Hubert Heyriès, Jean-François Muracciole (dir.), *Le Soldat volontaire en Europe au XX^e siècle*, Montpellier, PULM, 2007, p. 133-167.

²⁹ On peut se reporter aux travaux de sociologie interactionniste d'Anselm Strauss, Erving Goffman et particulièrement d'Howard Becker ; de ce dernier, « Note on the concept of Commitment », in *American Review of Sociology* 1960, Vol. 66 (1) ; plus récents et en français voir les travaux de Michel Offerlé et notamment *Sociologie des groupes d'intérêt*, Paris, LGDJ/Montchrestien, 1998 ; d'Olivier Fillieule, « Proposition pour une analyse processuelle de l'engagement individuel », in *Revue Française de Science Politique*, Vol. 51, n°1-2, février-avril 2001, p. 199-215, et de Frédérique Matonti, Franck Poupeau, « Le capital militant. Essai de

Sans surprise, l'insoumission est marginale ; comme dans le reste de la France ; Jules Maurin précise que « beaucoup d'insoumis ont profité des circonstances, c'est-à-dire de leur séjour à l'étranger pour ne pas obéir à l'ordre de mobilisation » ; mais des disparités fort intéressantes apparaissent toutefois entre les deux espaces étudiés : au centre de recrutement de Béziers, 80% des hommes à l'étranger au moment de leur mobilisation ont rejoint leur corps ou sont restés à leur poste légalement. Cette proportion tombe à 48% au centre de Mende. Deux facteurs expliquent cette différence : « l'un est géographique : les Héraultais occidentaux résidant hors de France sont établis pour 60% d'entre eux en Afrique du Nord ; les Lozériens seulement pour 20%. [...] Il semble plus facile d'échapper à la mobilisation lorsqu'on est en terre étrangère qu'en terre coloniale [...]. L'autre est religieux. Les Français résidant dans les colonies ou à l'étranger sont à 40% des religieux, missionnaires ou frères des écoles chrétiennes, pour ceux qui sont natifs de la Lozère contre seulement 14% pour les originaires de l'Ouest héraultais. [...] L'insoumission apparaît dans le haut-pays comme étant en partie un phénomène religieux, phénomène totalement occulté après-guerre³⁰ où on a au contraire mis l'accent, sur ceux qui, contraints à l'exil par les lois d'une république impie, sont tout de même venus faire leur devoir. L'insoumission d'origine religieuse correspond-elle à un idéal de paix, à un refus en conscience de tuer ? Il est très difficile d'être affirmatif. Il est plus logique de faire la part du rôle des circonstances, de la commodité, de la crainte aussi d'abandonner une œuvre élaborée avec peine, œuvre missionnaire ou œuvre d'éducation... »³¹. On retrouve à nouveau le sens de la mesure et celui, trop rare, des limites imposées à l'interprétation par les sources elles-mêmes.

À propos des tués, quelques éléments méritent également d'être relevés ; en premier lieu, il apparaît que les « "tués à l'ennemi" constituent le groupe principal, nettement majoritaire, des morts à la guerre ». Mais immédiatement l'historien signale que « [l']on ignore presque tout de la façon dont ils furent tués : à l'inverse de ce qui se passe pour les blessés, les registres la mentionnent rarement, seulement pour un dixième de ces morts. Parmi ceux-là, les tués par balle "en plein front", "à l'abdomen", "à la poitrine", "dans le dos" constituent l'essentiel. Ceci est à mettre en relation avec la chronologie des pertes : c'est surtout pendant la guerre de mouvement que les combattants tombent sous les balles. Les autres le sont par éclats d'obus ou de grenades »³². S'appuyant à nouveau sur le traitement de ses registres matricules, Jules Maurin ne fait là qu'énoncer une évidence confirmée par les statistiques médicales et les témoignages de combattants. On connaît l'appétence de certains historiens pour le corps à

définition », in *Actes de la Recherche en sciences sociales*, 2004, Vol. 5, n° 155. Un jeune historien a récemment tiré le meilleur profit de ce type de lectures : André Loez, « *Si cette putain de guerre pouvait finir* ». *Histoire et sociologie des mutins de 1917* (ss. la dir. de F. Rousseau), Thèse Université Paul Valéry de Montpellier, 2009, 2 vol. Du même auteur, *14-18 refus de guerre. Les mutins de 1917*, Paris, Gallimard, Folio, 2010.

³⁰ Occulté hier et... aujourd'hui peut-on ajouter. Les travaux les plus récents publiés sur ce thème n'ont pas redressé cette tendance ; ainsi constate-t-on qu'Annette Becker n'évoque nullement cette question dans son ouvrage, *La Guerre et la foi. De la mort à la mémoire, 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994. La thèse de Jules Maurin n'est d'ailleurs pas citée. Autre exemple du *Penser sans*.

³¹ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, *op. cit.*, p. 382-283.

³² *Ibid.*, p. 410.

corps à l'arme blanche. Toutefois, ne pas évoquer les blessures infligées à l'arme blanche ne revient pas à dire que leur usage n'a jamais existé. Il ne s'agit pas d'un je ne sais quel déni³³... Tout simplement, il convient de ramener cette pratique exceptionnelle à sa juste proportion qui est... minime³⁴. Ensuite, il me paraît également nécessaire de savoir de quoi il est question, car l'expression « usage d'armes blanches » mêle confusément ce qui peut relever effectivement du combat, mais qui est rarissime, et ce qui ressortit du meurtre, celui d'un prisonnier désarmé par exemple, ou d'un blessé inoffensif ; simplement prudent, Jules Maurin ne s'attarde pas sur une pratique extrêmement marginale dont il n'a retrouvé aucun indice probant dans sa documentation. Non sans humour, Jean Norton Cru l'avait déjà dit en son temps : « L'usage était de mettre baïonnette au canon au départ à l'attaque : ce n'est pas une raison pour l'appeler une attaque à la baïonnette, plutôt qu'une attaque en molletières »³⁵ ! François Cochet, Michel Goya, Rémy Cazals et André Loez ont récemment confirmé ce point de vue... raisonnable³⁶. Par ailleurs, Jules Maurin évoque ce que l'on peut nommer le différentiel de tués constaté entre les officiers, sous-officiers et troupe des soldats restés deuxième classe : « Au niveau des sous-officiers, les pertes ont été lourdes, et encore au niveau des premiers grades d'officiers — sous-lieutenants et lieutenants — ; à partir de capitaine, il y a moins de pertes par décès ». Cette distorsion est à mettre sur le compte que ces hommes ont assumé la lourde responsabilité d'encadrer les hommes et de les entraîner « plus par l'exemple que par les ordres »³⁷. On regrettera ici que l'étude n'ait pas été poussée plus loin ; il serait en effet intéressant de périodiser ces pertes en officiers et de chercher si la pratique du commandement des officiers, notamment en terme de risque pris, a évolué au cours de la guerre. À propos de l'écart remarqué entre la proportion de tués fournie par les deux centres de recrutement, Jules Maurin émet l'hypothèse suivante : d'une part, le commandement a peut-être davantage hésité à engager des troupes méridionales précédées de la réputation calamiteuse du XV^e Corps, et d'autre part, tous les combattants n'ont peut être pas eu la même attitude au front ; et si la première période de guerre de mouvement ne creuse pas de différence entre Lozériens et Bitterrois, il n'en va pas de même durant la guerre de

³³ Stéphane Audoin-Rouzeau, *Les Armes et la chair. Trois objets de mort en 14-18*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 57-97.

³⁴ Sur ce point, voir notamment Antoine Prost, « Les limites de la brutalisation. Tuer sur le front occidental, 1914-1918 », in *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, n°81, janv-mars 2004, p. 5-20..

³⁵ Jean Norton Cru, *Témoins*, *op. cit.*, p. 29.

³⁶ François Cochet, *Survivre au front, 1914-1918. Les poilus entre consentement et contrainte*, Paris, SOTECA, 14-18 éditions, 2005, p. 179. Michel Goya, *La Chair et l'acier. L'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2004, p. 144. Rémy Cazals, André Loez, *Dans les tranchées de 1914-18*, Pau, Éditions Cairn, coll. "La vie au quotidien", 2008, p. 87-92. Voir aussi mes articles : « Abordages. Réflexions sur la cruauté et l'humanité sur le champ de bataille », in Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames, De l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004, p. 188-194. Et « De la violence à la surviolen. Explorations de la zone grise durant la Grande Guerre », in Frédéric Rousseau, Burghart Schmidt (dir.), *Les « dérapages » de la guerre du XVI^e siècle à nos jours*, Hamburg, Dobu Verlag, 2009, pp. 58-72.

³⁷ L'analyse « va dans le même sens que le rapport Marin qui avance pour les officiers des pertes en tués et disparus de 18,5%, sensiblement supérieures à celles des hommes de troupes qui atteignent 16% des mobilisés », Cf. Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, *op. cit.*, p. 495-496.

position qui, de fait, a offert « plus de facilités au combattant dans l'esquive » : et les chiffres des pertes laissent supposer qu'alors les seconds, c'est-à-dire les enfants du bas-pays, ont peut-être été plus soucieux de leur sauvegarde que les premiers. Cette remarque rejoint celles déjà effectuées à propos des engagements volontaires.

Introuvable « dictature du témoignage »

Historien quantitativiste s'il en est, Jules Maurin mesure cependant fort bien l'importance du gisement d'informations recelé par ce qu'il est convenu d'appeler après Jean Norton Cru, les témoignages. En effet, « ces autres sources, plus qualitatives que quantitatives complètent et éclairent les données statistiques. Les sources administratives apportent une vue globale, permettent de cerner le contexte général. Les sources privées donnent une autre vision des choses, d'en bas, au plan individuel. Elles montrent à qui et à quoi le soldat s'intéressait : elle nous introduisent au niveau de ses préoccupations personnelles immédiates »³⁸.

Effectivement, « si l'on cherche à connaître sa pensée, son fonds intime, ses réactions rentrées, ses jugements, force est bien d'avoir recours aux carnets de guerre, aux correspondances privées inédites, corroborées ou infirmées par les sources des archives publiques, mais aussi aux témoignages, aux interviews de ceux qui ont vécu cette époque et qui ont fait cette histoire. Cela a nécessité une vaste enquête auprès des rescapés de la Grande Guerre... »³⁹. On aperçoit ici que Jules Maurin n'utilise le terme « témoin » que pour qualifier un ancien combattant qu'il peut interviewer, d'une manière restrictive par rapport à l'usage élargi qui en est fait aujourd'hui. Mais retenons l'essentiel, à savoir l'envergure de l'enquête orale menée dans le cadre de la thèse qui a concerné près de 150 « témoins ».

En introduction de sa quatrième partie fondée sur l'analyse des témoignages, tant écrits qu'oraux, Jules Maurin rappelle cette fameuse phrase : « la guerre ~ceux qui ne l'ont pas vécue ne peuvent comprendre~ ! » avant de poursuivre : « combien de fois ai-je entendu cette réflexion de la part d'anciens combattants de la Grande Guerre ? Dix, vingt, trente fois ou davantage, peu importe au fond. Ces anciens combattants ont le sentiment d'avoir appartenu un temps à un monde à part, coupé du reste de la société et du pays pour lesquels ils se battaient »⁴⁰. On le voit, malgré sa fréquence, l'expression de ce sentiment par les anciens combattants n'implique nullement que Jules Maurin ait été contraint dans sa pratique d'historien ou empêché d'exercer son métier de chercheur par les témoins, particulièrement par ceux qu'il a rencontrés et interviewés. Cette quatrième partie intitulée non sans justesse *La Guerre perçue* contredit donc par anticipation et par la pratique critique des sources, l'idée saugrenue selon laquelle une « dictature du témoignage » aurait été exercée par les témoins sur les historiens⁴¹. Il ne considère pas davantage qu'il existe une concurrence entre les

³⁸ *Ibid.*, p. 136.

³⁹ *Ibid.*, p. 18.

⁴⁰ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, *op. cit.*, p. 563.

⁴¹ Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 52. Ces deux jeunes auteurs généralement peu amènes pour leurs collègues et notamment leurs aînés ne semblent pas

historiens et les témoins ; il démontre avec force que l'approche des uns et des autres est au contraire complémentaire et se traduit par l'appui des premiers sur le savoir et les souvenirs des seconds. Dans son travail, le cordon ombilical existant entre l'expérience vécue par les acteurs et l'étude menée ensuite par l'historien n'est pas coupé. Et c'est heureux, pour l'Histoire⁴².

Par ailleurs, pour Jules Maurin, l'isolement des soldats⁴³ ne relève pas du « mythe »⁴⁴. Il revient à plusieurs reprises et plus longuement dans la quatrième partie de sa thèse sur cette question. Ce qui est pour lui le fait dominant, c'est bien l'existence « [d']une nation en guerre coupée entre les combattants et les autres, tous les autres que révèlent les écrits et témoignages des anciens combattants... »⁴⁵. On notera que tous les historiens exploitant et croisant les témoignages de toute origine parviennent à cette même conclusion⁴⁶. Par contre, ceux ne s'intéressant qu'aux témoignages des « élites » intellectuelles et artistiques sans distinguer outre mesure combattants véritables et combattants de l'arrière aboutissent à des résultats différents et... contestables.

Les combattants et les autres...

La rupture entre l'avant et l'arrière débute dès le départ. Ainsi, concernant la mobilisation, Jules Maurin note que « la transformation du départ en fête, que cela ait été voulu par les autorités ou soit spontané et seulement encouragé par elles, a certainement changé le climat du départ et permis à l'état d'esprit général de l'emporter sur les réactions individuelles. C'est le premier signe de rupture avec l'arrière, la première étape dans l'isolement du soldat. Il quitte le groupe familial, le village, le quartier pour se mêler à l'immense cohorte des soldats dans un autre monde où il n'est plus qu'un numéro matricule »⁴⁷. Une fois le train parti, « parvenu sur la ligne de feu, le soldat se trouve pris dans la vaste nasse de l'organisation militaire ; il est face à une réalité insoupçonnée, incompréhensible de l'arrière, et qui l'absorbe. Dans le même temps où il est isolé, il s'isole. Il est isolé par le manque d'informations ; il n'en a que des échos qui lui parviennent par intermittence, partiels et édulcorés par la censure. Il est isolé car il a appris à se méfier de tout et de tous par la crainte

connaître les travaux de Jules Maurin. Leurs travaux successifs témoignent d'ailleurs d'un véritable acharnement à *Penser sans* Jules Maurin qu'ils ne citent jamais, ne serait-ce que pour le discuter.

⁴² Paul Ricœur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Éd. Du Seuil, 2000, p. 230. Et Pierre Laborie, « Silences de la mémoire, mémoires du silence », in *Les Français des années troubles*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001, p. 55.

⁴³ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, *op. cit.*, p. 580.

⁴⁴ Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *La Grande Guerre 1914-1918*, Paris Gallimard, Coll° Découvertes, 1998, p. 44.

⁴⁵ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, *op. cit.*, p. 596.

⁴⁶ Rémy Cazals, André Loez, *Dans les tranchées de 1914-18*, *op. cit.*

⁴⁷ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, *op. cit.*, p. 580.

de l'espionnage. Et dès lors, il ne porte que peu d'attention à la nation en guerre. Progressivement, il se désintéresse de tout ce qui n'est pas la guerre à l'avant. L'apolitisme des anciens combattants naît ici, en pleine guerre. La guerre est pour eux un engrenage que les dirigeants ne peuvent ni remonter, ni arrêter et qui doit tourner jusqu'à la victoire. C'est du fatalisme. Cet engrenage prend le combattant tout entier, il est absorbé, accaparé par la seule campagne militaire »⁴⁸. Voilà encore d'autres pistes fécondes à explorer et qui font spectaculairement écho aux travaux plus anciens du chercheur britannique Richard Hoggart, bon analyste des classes populaires anglaises dont il est lui-même issu. Selon ce dernier, « La plupart des groupes sociaux doivent l'essentiel de leur cohésion à leur pouvoir d'exclusion, c'est-à-dire au sentiment de différence attaché à ceux qui ne sont pas "nous". Pour suggérer la forme que revêt ce sentiment dans les classes populaires, j'ai mis l'accent sur l'importance du foyer et du groupe de voisinage : corrélativement, cette cohésion engendre le sentiment que le monde des "autres" est un monde inconnu et souvent hostile, disposant de tous les éléments du pouvoir et difficile à affronter sur son propre terrain. Pour les classes populaires, le monde des "autres" se désigne d'un mot : "eux". C'est là un personnage aux cents visages, produit de la transposition urbaine de l'ancienne relation entre la chaumière et le château. Le monde des "autres", c'est d'abord celui des patrons. [...] "Les autres", cela comprend encore les policiers, les fonctionnaires de l'autorité centrale ou locale... »⁴⁹. À cette liste, on peut certainement ajouter les sous-officiers et officiers.... Et noter que l'historien Jules Maurin n'a pas omis d'aborder cette question essentielle de la discipline dont on sait que si elle ne saurait expliquer à elle seule la ténacité des combattants, elle ne peut en aucun cas être ignorée. Les témoins interrogés ont gardé dans l'ensemble le souvenir d'une « discipline implacable », titre d'un chapitre de cette quatrième partie. Est évoquée la crainte inspirée aux hommes par les officiers : crainte d'être traduit devant un conseil de guerre ; crainte de l'exécution sommaire, certainement largement fantasmée, mais « crainte perçue sur le moment. Cette crainte, poursuit Jules Maurin, les exemples le montrent, est celle des fantassins. Pour les autres, c'est plutôt la peur de perdre "son emploi", son arme et d'être versé dans la biffe qui prévaut »⁵⁰. À nouveau, la différence des statuts et des situations est prise en compte. Ainsi que le fossé qui sépare deux mondes. Étonnamment, on retrouve chez Jules Maurin, presque mot pour mot, l'analyse de Richard Hoggart rapportée ci-dessus : « En fait, cette crainte est logique et compréhensible. Même en dehors des menaces voilées ou directes, suggérées ou hurlées, la crainte du rapport n'aurait pas été si générale et surtout n'aurait pas suffi si en fait on n'avait eu à faire à des hommes timorés. Mais la frousse qu'ils ressentent relève partiellement de celle de l'humble pétrifié devant celui qui le dépasse par sa technique ou son savoir-faire. Cette crainte s'apparente à celle que l'on éprouve devant tout ce qui représente un quelconque pouvoir : devant un maire, un conseiller général, un député et à plus forte raison devant un

⁴⁸ *Ibid.*, p. 597.

⁴⁹ Richard Hoggart, *La Culture du pauvre, étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, traduit de l'anglais par Françoise et Jean-Claude Garcias et Jean-Claude Passeron, présentation de Jean-Claude Passeron, Paris, Les Éditions de Minuit, 1970 (1959), p. 117.

⁵⁰ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société, op. cit.*, p. 627.

ministre, dans le domaine du pouvoir civil, et devant un curé, un évêque dans le domaine religieux, ou l'instituteur qui détient lui le savoir utile, le pouvoir culturel. A l'armée, cette crainte se porte naturellement sur le sous-officier et l'officier. Et d'autant plus naturellement que l'on a l'habitude de l'obéissance. [...] Cela est particulièrement vrai en Lozère où la famille patriarcale n'est pas morte, où le chef de famille exerce un pouvoir parfois despotique, notamment quand il s'agit de "louer" les gamins. Tout ceci explique que la hiérarchie soit acceptée et la discipline subie »⁵¹... Et il poursuit : « La discipline est donc subie. Comme Louis Barthas, les autres combattants s'y sont pliés. Ils ne s'y sont pas résignés par patriotisme car aucun d'eux ne l'évoque mais par sens du devoir pour quelques-uns et par l'impossibilité de faire autrement pour l'énorme majorité »⁵². La culture de l'obéissance pèse de tout son poids sur les plus démunis. Notons que l'historien italien Giorgio Rochat effectue des remarques du même ordre concernant la masse des soldats italiens : « *La società contadino-cattolica era una straordinaria scuola all'obbedienza et all'accettazione del destino* »⁵³.

Jules Maurin évoque également « la violence de cette guerre technique dont l'homme n'a pas les moyens de se défendre, la peur devant les attaques sans cesse renouvelées et inutiles, la mort qu'ils donnent et qu'ils voient sans cesse les amènent à une indifférence dont il est difficile de cerner si elle est réelle ou feinte, car souvent déguisée en humour et bons mots »⁵⁴. Une fois encore, le rapprochement avec Richard Hoggart est stupéfiant de convergence dans l'appréciation : « Ce qui fait la cohésion de l'armée, ce n'est ni la discipline, ni l'esprit de corps, ni la conscience civique ou l'ouverture au monde que favoriseraient les moyens modernes de communication mais le réseau serré des relations personnelles qui se crée entre les hommes à l'intérieur et en quelque sorte, en dépit de l'impersonnalité du fonctionnement de la machine militaire. Seules ces relations de plaisanterie et de complicité quotidiennes arrivent à faire supporter l'ennui et la monotonie de la vie de garnison »⁵⁵.

À son tour, Jules Maurin estime que « l'indifférence semble bien être le terme qui convient le mieux pour caractériser la perception que les anciens combattants ont de la conduite de la guerre et de la nation en arme. Cette indifférence n'est pas feinte. Elle découle d'une absence d'information des combattants... »⁵⁶. Comme ont pu le confirmer de nombreuses études récentes, les nouvelles orales, les bruits, les rumeurs y compris les plus fantaisistes, obtiennent

⁵¹ *Ibid.*, p. 628.

⁵² *Ibid.*, p. 631 et 636.

⁵³ Giorgio Rochat, Mario Isnenghi, *La Grande Guerra, 1915-1918*, Milano, La Nuova Italia, 2000, p. 276.

⁵⁴ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, *op. cit.*, p. 678.

⁵⁵ Richard Hoggart, *La Culture du pauvre*, *op. cit.*, p. 335.

⁵⁶ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, *op. cit.*, p. 581. Le chapitre 9 du livre de Richard Hoggart est intitulé « Le "je-m'en-fichisme" », *op. cit.*, p. 327-341.

alors plus de crédit que l'écrit⁵⁷. D'une façon plus globale, il apparaît aussi que « l'évolution économique et sociale du pays n'a pas beaucoup perturbé les combattants. [...] Ils ne se préoccupent pas non plus des difficultés de l'arrière »⁵⁸. Si Jules Maurin s'en montre « surpris »⁵⁹ il avance aussitôt une hypothèse mobilisant certains traits du particularisme local et régional : « Tout cela semble dû au fait que l'on accepte la situation difficile due à la guerre, car on ne manque pas de l'essentiel. Le combattant a ce qu'il lui faut. Ici, la population à l'arrière n'est pas défavorisée : l'autoconsommation se renforce en Lozère, le bon prix du vin permet aux Héraultais de se procurer ce qui leur manque »⁶⁰. Évidemment, la situation est à coup sûr perçue différemment par les combattants ayant leur famille en ville.

Par contre, il apparaît que les affectations spéciales visibles ont été différemment perçues selon le niveau intellectuel des combattants. « Pour la masse des agriculteurs, ces départs vers l'arrière étaient incompréhensibles. Une nouvelle rupture en profondeur entre la ville et la campagne puise là ses racines. Tous se retrouvent pour juger avec sévérité ceux qui n'ont jamais été mobilisés, c'est-à-dire les affectés spéciaux de 1914, qualifiés de "vrais planqués" »⁶¹. Un autre indice de la coupure entre le monde de l'avant et celui de l'arrière est fourni avec l'insensibilité des combattants catholiques au renouveau de religiosité qui se manifeste à l'arrière, surtout au début de la guerre. « Dans leurs carnets de guerre et dans leur correspondance comme dans leurs interviews, explique Jules Maurin, s'ils évoquent parfois la pratique religieuse au front, ils n'évoquent pas, ne serait-ce que par allusion, ce qui se passe à l'arrière au plan religieux. On ne trouve trace ni de la dévotion au Sacré-Cœur auquel les évêques consacrent la France solennellement en 1915, ni de la régénération religieuse dont la guerre est l'occasion »⁶². En cela, Annette Becker aboutit à nouveau à des conclusions diamétralement opposées à celles avancées par Jules Maurin qui conclut un peu plus loin : « [...] au plan religieux, il apparaît bien que la guerre a provoqué sinon la remise en cause de la foi du moins un certain détachement »⁶³. Comme les notes de bas de pages de son ouvrage le révèlent, la sélection des sources opérée par l'historienne marque une prédilection pour les ouvrages des aumôniers et de grand intellectuels qui à l'instar d'un Ernest Psichari, d'un Jacques Maritain, ou encore d'un Léon Bloy étaient de fervents militants de la foi. De fait, il n'est pas sûr que ceux-là soient les mieux placés pour nous renseigner sur les « hommes

⁵⁷ Emmanuelle Cronier, « Le rôle des permissionnaires parisiens dans la révolte de 1917 : un front contaminé par Paris ? » in André Loez, Nicolas Mariot (dir.), *Obéir-Désobéir. Les mutineries de 1917 en perspective*, Paris, La Découverte-Crid 14-18, 2008, p. 125-138. Et Jean-François Jagielski, « Entre fiction et réalité, la rumeur des Annamites massacrant les Parisiennes », in *Idem*, p. 139-150.

⁵⁸ Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, *op. cit.*, p. 590 et 591.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 592.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 593.

⁶¹ *Idem*.

⁶² Jules Maurin, *Armée-Guerre-Société*, *op. cit.*, p. 595.

⁶³ *Ibid.*, p. 672. Annette Becker, *La Guerre et la foi*, *op. cit.*, p. 78.

ordinaires » recherchés par Jules Maurin. Ainsi peut en grande partie s'expliquer la différence d'appréciation relevée entre les deux historiens.

*Une thèse qui anticipe sur les travaux actuels de la socio-histoire*⁶⁴

Au fil des sujets évoqués, et loin d'avoir épuisé la richesse de ce travail, j'espère avoir souligné les principaux apports de cette thèse consacrée aux soldats languedociens de 1914-1918 et démontré à quel point il était et reste nécessaire de *Penser la Grande Guerre avec Jules Maurin*. Trente ans après sa soutenance, l'approche multidimensionnelle, historique, sociologique, anthropologique de cette thèse demeure d'une grande modernité ; témoigne aussi de celle-ci son recours précoce aux ressources de la statistique et de l'informatique — car avant de conter, rappelons qu'il faut effectivement souvent compter⁶⁵ — ou encore l'exploitation des témoignages et l'enquête orale réalisée avant la disparition des derniers poilus languedociens. Jules Maurin offre à notre réflexion une méthodologie et un récit historique qui pose tout d'abord des problèmes, et non des réponses, avant de procéder au dépouillement et à l'analyse des sources disponibles ; toutes les sources. Alors seulement, pas à pas, des conclusions ne sont proposées que lorsqu'elles reposent sur les informations extraites de la documentation mobilisée ; enfin, Jules Maurin dialogue avec les historiens, tous les historiens... Alors, qu'il s'agisse de la plupart de ses conclusions ou simplement de sa manière d'être historien, sans doute comprend-on mieux maintenant pourquoi les historiens culturalistes français préfèrent penser la Grande Guerre *sans* Jules Maurin et pourquoi sa thèse demeure si obstinément absente de leur horizon. Il faut le regretter. Ce papier n'a d'autre ambition que de réinsérer cette grande thèse dans le débat historiographique.

Frédéric Rousseau

Professeur d'Histoire contemporaine, Université Paul Valéry-Montpellier III

Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences Humaines et sociales de Montpellier

(C.R.I.S.E.S., EA 4424)

⁶⁴ Gérard Noiriel, *Introduction à la socio-histoire*, Paris, La Découverte, coll° Repères, 2006 ; François Buton, Nicolas Mariot (ss. la dir.), *Pratiques et méthodes de la socio-histoire*, Paris, PUF, 2009.

⁶⁵ Deux exemples récents : Nicolas Mariot, « Pour compter des mutins, faut-il soustraire des moutons ? », in André Loez, Nicolas Mariot (dir.), *Obéir/Désobéir. Les mutineries de 1917 en perspective*, Paris, La Découverte-CRID 14-18, 2008, p. 345-372. Antoine Prost, « Compter les vivants et les morts de 1914-1918 », in *Le Mouvement Social*, n°222, janv-mars 2008, p. 41-61.